



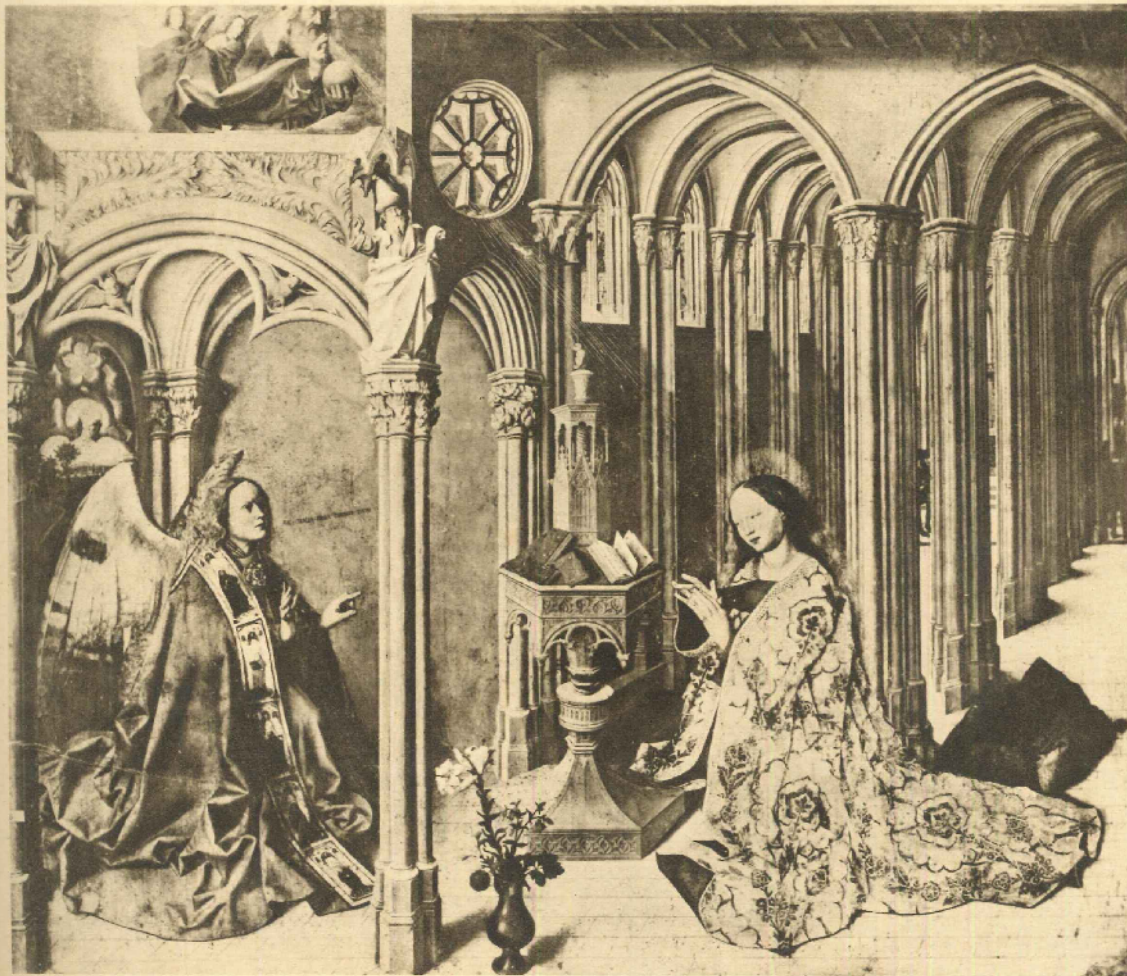
*La Vierge et l'Enfant.*  
(Voivre, xiv<sup>e</sup> siècle.  
Eglise de Villeneuve-lès-Avignon.)



*Châsse de saint Aignan.*  
(Limoges, xiii<sup>e</sup> siècle. — Cathédrale de Chartres.)



*Statue reliquaire de sainte Foy.*  
(Deuxième moitié du x<sup>e</sup> siècle.  
Eglise de Conques, Aveyron.)



*L'Annonciation.*  
(xv<sup>e</sup> siècle. — Eglise de la Madeleine, Aix-en-Provence.)  
**L'ART FRANÇAIS A LONDRES**  
*Photographies Archives phot.*





*Chef reliquaire de sainte Fortunade.*  
(XV<sup>e</sup> siècle.  
Eglise de Sainte-Fortunade, Corrèze.)



*La Descente de croix.*  
(Ivoire, milieu du XIII<sup>e</sup> siècle. — Musée du Louvre.)



*Calice de saint Remi.*  
(Fin du XII<sup>e</sup> siècle.  
Trésor de la cathédrale de Reims.)



*Reliquaire de Jaucoirt.* — (Art byzantin XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles. Art français XIV<sup>e</sup> siècle. — Musée du Louvre.)  
A droite et à gauche, *Musiciens* (pierres XIII<sup>e</sup> siècle provenant de la maison dite des Musiciens, à Reims).

L'ART FRANÇAIS A LONDRES

*Photographies Archives pbo.*





*Tête décorative.*  
(Art rémois, vers 1260. — Collection Pol Neveux.)



FRANÇOIS CLOUET. — *Portrait de femme.*  
(Musée de Tolède.)



A. WAYTEAU. — *Les Comédiens italiens.*  
(Collection du château de Rohonc (Hongrie.)  
**L'ART FRANÇAIS A LONDRES**  
*Photographies Wildenstein.*



L'ILLUSTRATION



HONORÉ DAUMIER. — *La Soupe.*  
(Dessin. — Musée du Louvre.)



Phot. Wildenstein.

EDOUARD MANET. — *La Prune.*  
(Collection Arthur Sachs, New York.)



Phot. Durand-Ruel.

PIERRE-AUGUSTE RENOIR. — *Danseuse.*  
(Collection Joseph Widener, Philadelphie.)





RODIN. — *Buste de Paris de Chauvannes.*  
(Musée Rodin). — Phot. Archives phot.

sont accourus de tous les points du globe. Il arrive qu'on jalouse notre patrie, qu'on suspecte ou qu'on dénigre sa pensée : partout l'on admire l'art de France et l'on sert son prestige.

\*\*\*

J'aurais voulu guider mes compatriotes à travers le vieux palais de Piccadilly, les entraîner devant chacune des œuvres qui vivent dans leur mémoire, les retenir devant celles qu'hier encore nous ne connaissions pas et qui sont offertes à notre admiration toute neuve. La place dont je dispose ici ne me le permet pas et je devrai me contenter d'escorter mes visiteurs dans une course rapide. Dès l'entrée, le cortège des objets d'art,

groupés par M. Carlé Dreyfus, vous accueille. Un ensemble féérique où, dans une mélodie ardente et sombre, chantent à l'unisson les ors vierges des calices, des ciboires et des monstrances, les bleus dramatiques des chasses limousines, le jaune automnal des ivoires, les roses crépusculaires des émaux translucides, les blancs ternis des cristaux de roche, les blancs verdâtres des émaux peints. Au milieu de ces trésors légendaires trône dans sa rudesse de montagnarde rouergate, dans son farouche mystère qui l'apparente aux idoles asiatiques, la sainte Roy venue de Conques. Recrutées par M. Paul Vitry et flanquées du Charles V et de la Jeanne de Bourbon des Célestins ainsi que de deux des admirables musiciens de Reims, les longues statues de Corbeil, de leurs gros yeux à fleur de tête, veillent sur le magique trésor, sur cette fabuleuse « secrète » royale.

Dans la salle contiguë réservée à l'art gothique et décorée de petits panneaux à fond d'or, parmi d'ineffables statuettes, on rencontre tout d'abord le pied du candélabre de Saint-Remi de Reims, miracle de l'art du bronze à l'époque romane. Sous les tapisseries du Louvre, des Arts décoratifs et de Saint-Sauveur d'Aix s'étale le délicieux et poétique bandeau de Sens où les personnages semblent vêtus du plumage diapré des paons et des faisans dorés. Dans des vitrines sont exposées la célèbre Vierge hanchée de Villeneuve-lès-Avignon, la croix du Paraclète et puis la phalange de nos manuscrits les plus fameux : l'album de Villard de Honnecourt, de la Nationale ; le psautier de saint Louis, de l' Arsenal ; le psautier de Jully, de Lyon ; l'Apocalypse figurée de Cambrai où se trouvent les modèles des tentures d'Angers qui ornent le vestibule ; l'Apocalypse de Saint-Sever dont les peintures frénétiques ont inspiré, assure M. Emile Mâle, les décorateurs du porche de Moissac. A côté se trouvent trois des superbes manuscrits cisterciens de Dijon : sur celui du milieu, vêtue de couleurs légères et diaphanes, la Vierge de Jessé, si souvent reproduite, se dresse dans sa libre et harmonieuse majesté, telle que l'annonçaient les textes sacrés : *Egredietur virgo de radice Jesse...*

Une porte s'ouvre qu'encadrent deux des plus émouvants chapiteaux clunisiens de Toulouse et puis le tiède et spirituel visage d'un jeune homme et d'une jeune femme qui se contemplent ravis. Voilà bien des années que j'éprouve pour ces deux beaux amoureux, mes compagnons de toutes les heures, une affection particulière. Quelle étrange aventure est la leur ! Pour revoir leurs vieux amis, les deux musiciens dont je viens de parler et qui, par-dessus l'étroite rue de Tambour et pendant six siècles bien passés, leur jouèrent de si suaves mélodies, il leur a fallu, à ces Rémois, voyager, courir les hasards des mers, figurer dans une exposition anglaise ! Les voilà réunis pour deux mois à leurs ménestrels coutumiers. Combien de milliers d'années durera leur prochaine séparation ? Et, puisque les rêves sont permis au pays de Peter Pan, je me plais à m'imaginer les confidences que tous quatre se chuchotent le soir quand les ingénieux réflecteurs de mon cher camarade Fortuny sont éteints et que le silence nocturne règne dans les galeries désertes de Burlington House...

La baie franche nous nous trouvons dans la grande assemblée de nos primitifs qui n'a pas été réunie depuis 1904. Et successivement répondent à l'appel l'Annonciation, d'Aix-en-Provence, complétée, pour la durée de l'exposition, des volets qui lui manquent ; la Résurrection de Lazare, par Nicolas Froment, prêtée par les Offices, et enfin le célèbre triptyque de la cathédrale de Moulins qui est bien la composition la plus authentiquement, la plus délicieusement française du quinzième siècle à ses débuts avec le Saint Victor, de Glasgow, et la Nativité, d'Aulun, également de la même main et où nous reconnaissons ces précieux lointains du Morvan sur lesquels se décrochent des visages baignés d'une certitude paisible et d'une cordiale sérénité qui sont bien de notre race. Et voici, un peu plus tard, Jean Fouquet qui, avec sa Vierge, d'Anvers, son Etienne Chevalier, de Berlin, et son Charles VII, du Louvre, inaugure cette observation patiente, ces accents de vérité profonde qui, jusqu'à nos jours, personnifieront notre art, Jean Fouquet dont la Prise de Jéricho exposée dans une vitrine proche sera la

source bleue d'où s'écoulera le limpide paysage français. C'est au vieux maître de la Loire qu'on est encore tenté d'attribuer la superbe *Pietà* de l'église de Nouans qui est à coup sûr l'une des grandes surprises de cette exposition. L'on retrouve en elle tout le pathétique de cette *Pietà* de Villeneuve-lès-Avignon que sa vétusté fragile n'a pas permis d'envoyer à Londres, mais un pathétique adouci, semble-t-il, moins tragique et plus douloureux, plus chargé de langueurs dans son rythme apaisé et ses claires oppositions.

Dans la salle suivante où deux siècles se juxtaposent, où les Clouet, Corneille de Lyon et l'auteur anonyme de la *Diane au bain*, de Rouen, voisinent avec Vouet et Sébastien Bourdon, Charles Le Brun, Robert Nanteuil et Georges de La Tour, ce curieux nouveau venu dans l'histoire de la peinture, les frères Le Nain triomphent.

On sait avec quelle maîtrise ces trois Laonnais, dans leurs scènes paysannes, ont allié le sérieux de la Picardie à la franche bonhomie champenoise. En les restituant à la place d'honneur qu'ils méritent, leur historiographe, M. Paul Jamot, a différencié naguère leurs talents avec la plus ingénieuse sagacité et des arguments irréfutables. Nous savons désormais ce qui appartient à chacun d'eux. Leurs tableaux ici présents sont bien connus. Sauf un, découvert et authentifié récemment par M. Paul Jamot : une Madeleine en prières où déjà s'annoncent dans un style exquis les poétiques figures et les ciels transparents de Corot. C'est en vérité dans la « Purgé » de Louis Le Nain qu'a été forgée cette chaîne française, solide et vivante, qui se déroulera jusqu'à nos jours.

Les deux galeries qui viennent ensuite forment le temple consacré à Poussin et à Claude Lorrain, où l'on ne pénètre qu'avec recueillement et parlant à voix basse. L'inspiration du poète semble y présider les chefs-d'œuvre de ces deux génies que l'Angleterre conserve dans ses collections parfois inaccessibles. On demeure oubliés de la peinture et songeant à de sublimes symphonies devant les vallées et les prairies élyséennes de



COROT. — *La Toilette.* (Collection Wildenstein.)



l'un comme devant les rivages dorés de l'autre où, dans la majesté crépusculaire, à la molle cadence des flots expirants, tout respire un calme heureux et un divin apaisement. Ces toiles augustes, à quoi bon les décrire ?

Watteau, que tant de liens unissent à Claude, suit immédiatement. Quelle joie eussent éprouvée les Goncourt aux *Plaisirs du bal*, de Dutwich, aux *Fêtes vénitienes*, d'Edimbourg, aux *Comédiens italiens*, du château de Rohonc, et, par-dessus tout, à la *Leçon d'amour*, qui provient de Potsdam ! Quelles confessions nouvelles auraient-ils arrachées « au plus déterminé menteur, versant des sérénades à des assemblées indifférentes et blasées, où les corps simulent les gestes de la volupté, où les visages n'expriment qu'une satiété engourdie » !

Les organisateurs ont sagement estimé que la participation de la grâce — plus belle que la beauté — devait être à la fois étincelante et restreinte. Londres ne possède-t-il pas la galerie Wallace ? Neanmoins, tous nos plus beaux artistes sont représentés par des toiles d'une qualité exceptionnelle, la plupart inconnues du public. Je note au hasard de surprenants de Troy, des Fragonard tout frémissants de plaisir et chargés de sortilèges qui sont les derniers feux de joie de l'ancien régime.

Et l'on aboutit à cette ample « tribune » du dix-neuvième siècle où se pressent tant de chefs-d'œuvre dans une apothéose sur les cimes qu'aucun musée, y compris notre Louvre, hélas ! ne pourra reproduire. C'est ici qu'on peut juger de la fascination que nos « phares » ont exercée sur le monde qui nous a enlevé nos merveilles les plus altières, à jamais perdues pour nous. Quelle compagnie et quel arcopage ! Toutes les sensibilités et toutes les techniques confondues dans des compositions sur lesquelles la pensée s'exalta en un long paroxysme, dans ces scènes quotidiennes où la vie fièvre et tressaille, dans ces paysages tantôt tumultueux et tantôt nonchalants où celui-ci se précipite à la conquête des nuages, des reflets, des lumières fugitives, où celui-là laisse ses sensations s'affiner en songes ; et dans ces superbes portraits de France dont tous les modèles, comme disait Carrière, ont « avoué ».

Représentés chacun par une dizaine d'œuvres maîtresses marquant l'évolution et les étapes de leur talent, tous nos grands créateurs, tous ceux qui, selon la parole de Goethe, se sont emplis des souffles de leur temps se couloient au Burlington : David, peintre colossal du surhomme ; Ingres, ce voluptueux à la poursuite de l'impassible beauté ; Delacroix, ce dramatique visionnaire, ce grand seigneur plein d'amertume ; Daubigny, clinicien impitoyable et michelangelesque ; Courbet, rustre magnifique ; Millet, ce classique fils d'Homère que deux générations dénigrèrent si sottement à cause d'un malencontreux chromo de romance acquis par un Chanchard ; le Corot d'Italie, le Corot d'Avignon, le Corot de l'Île-de-France, le Corot des figures, le divin Corot en qui se réincarne Jean de La Fontaine ; Degas, l'héritier d'Ingres, le plus grand pessimiste de l'art ; Renoir, poète lyrique de la femme et des gorges fraîches qui, selon Jacques Blanche, carresse la toile comme si elle était elle-même chair vivante ; Puvis de Chavannes, enfant de Gluck, dont les forêts énéïques murmurent d'éternelles et bienfaisantes symphonies ; Manet, ce fier aristocrate, ce scrupuleux Manet sans cesse hanté des problèmes de la matière et de visions supérieures et peut-être le plus grand peintre de tous ; Cézanne enfin, révolutionnaire et novateur universel, génie en perpétuelle ébullition et qui parfois s'ignore et souvent redoutable à ses imitateurs. Et, aux côtés de ces météores, de scintillantes étoiles : le magicien Chassériau ; Fanlin, qui scrute les visages et les fleurs d'une égale tendresse, et Berthe Morisot, muse exquise du Vrai.

Placés côte à côte nos grands chefs-d'œuvre du dix-neuvième siècle parlent la même langue et se sentent de la même famille. *La Toilette*, de Corot, et la *Justice de Trajan*, de Delacroix, la *Source*, d'Ingres, et la *Per-*



CÉZANNE. — La Montagne Sainte-Victoire.

Phot. Bernheim Jeune.

*dile de marbre noir*, de Cézanne, se font fraternellement valoir et marient leurs sonorités. Avec le recul des ans, l'Académie, le Salon, les Refusés et les Indépendants tombent ici d'accord. Et voilà une vérité démontrée qui devrait mettre fin à tant de querelles et de radotages superflus.

Les modernes sont groupés plus loin. Les organisateurs n'étant pas, comme à Paris, harcelés par les interventions, par les ateliers, les veues et les politiques, on ne rencontre à la Royal Academy ni trahard, ni suiveurs, ni plagiaires. Seuls figurent ceux qui, à un moment donné, dirent « une parole neuve ». Tout près des artistes qui défendirent avec autant de talent que de sincérité l'enseignement académique, tout près du fier indépendant Eugène Carrière, on a réuni les toiles de Claude Monet, de Sisley et de Pissarro qui racontent l'histoire du mouvement impressionniste de ses origines à sa fin. Puis des Toulouse-Lautrec, des Seurat et, enfin, une remarquable assemblée de Gauguin où, pour la première fois peut-être, nos jeunes contemporains pourront étudier dans toute sa saveur exotique — et littéraire — l'œuvre sans précédents plastiques et la figure essentielle du mage du Pont-Aven.

Dans cette dernière section, une seule absence à déplorer : celle de ce puissant Frédéric Bazille, tué à vingt-huit ans à la bataille de Beaune-la-Rolande. Le musée de Montpellier nous prouve tout ce que lui doit l'école impressionniste dont les chefs, d'ailleurs, ne prononcèrent jamais son nom !

Un salon de repos tendu de tapisseries des Gobelins et de Beauvais de la série de *Don Quichotte* et des *Chasses de Louis XV* complète cette rétrospective en même temps que des salles où, sous une toile peinte du quinzième rémois et l'étonnant paysage du *Pauvre pêcheur*, de Puvis, ont été rassemblés, au prix de quelles peines, plus de cinq cents dessins punis dans les grands musées étrangers et les plus célèbres collections du monde.

\*\*

C'est M. Louis Melman, conservateur du musée des Arts décoratifs et notre commissaire général à Londres, qui a mis sa longue expérience, ses patients efforts, sa science et son goût suprêmes au service de cette exposition qui lui fait un si bel honneur. Il a été assisté dans sa tâche par des collaborateurs dont l'éloge n'est plus à faire : MM. Paul Alfassa, Paul Vitry, Jean Guiffrey, Paul Jamot, Emile Dacier, Carlé Dreyfus et René Huyghe — ce dernier « tapissier », « panneuteur » d'une décision et d'une ingéniosité remarquables. Tous ont droit aux félicitations les plus chaleureuses. On ne pouvait mieux faire. Grâce à eux, depuis huit jours, dans les milieux artistiques et intellectuels londoniens on parle d'autre chose que de malentendus diplomatiques et financiers. Ils ont remporté une belle victoire spirituelle dont la France leur sera reconnaissante.

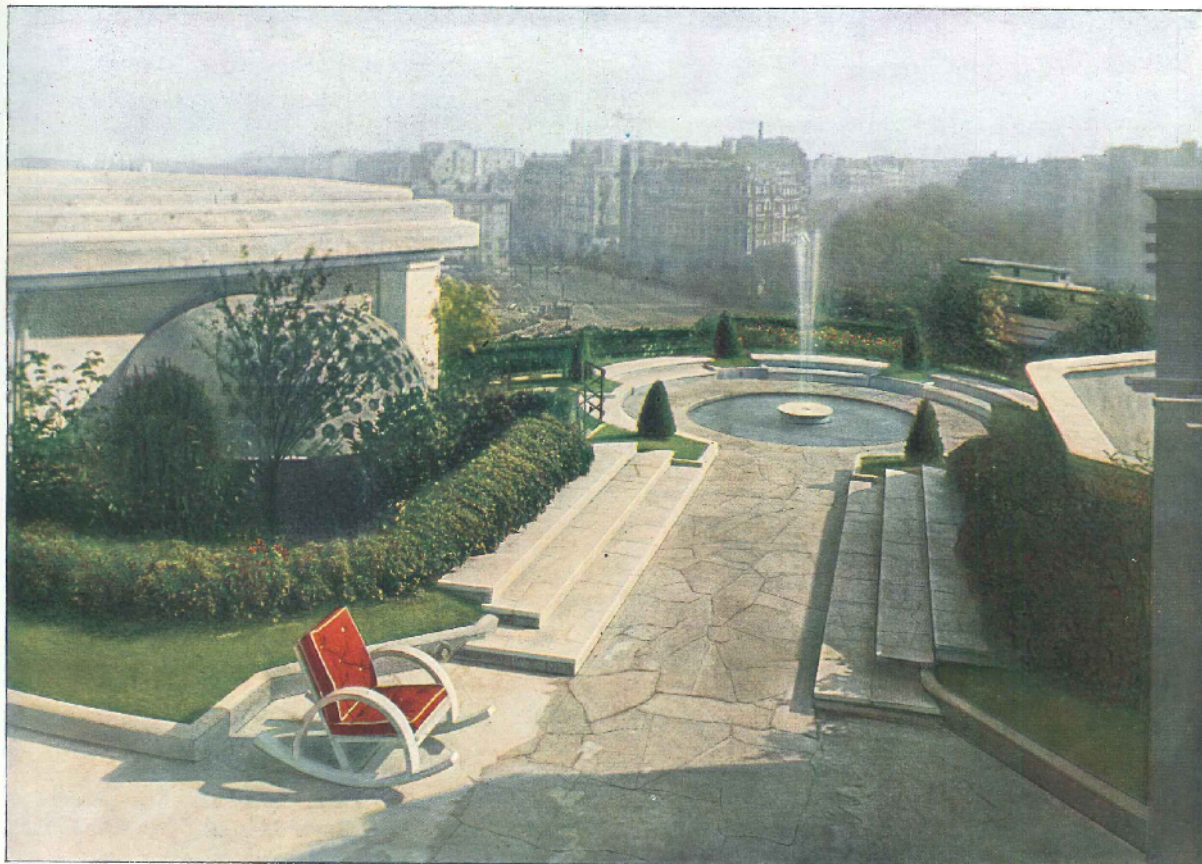
Je ne saurais trop engager les fidèles et fervents adorateurs de notre art à visiter l'exposition de la Royal Academy. Ils y enrichiront leur sensibilité et leur esprit d'inoubliables émois et de nobles transports. En quelques heures ils y récolteront plus d'enseignements et de révélations qu'à la lecture de tant de livres de professeurs et de pédants. Qu'ils ne laissent point passer cette fête unique et que, recrus d'enthousiasme par tant de chefs-d'œuvre qu'ils ignoraient jusqu'alors, ils regagnent ensuite la France avec cette belle mélancolie des sympathies interrompues dont a parlé Flaubert !

POI. NEVEUX,  
de l'Académie Goncourt.



DEGAS. — M<sup>lle</sup> Hortense Valpinçon enfant.  
(Collection Wildenstein.) — Phot. Wildenstein.





Jardin du cinquième étage, donnant sur le rond-point de la Muette.

### UNE CONCEPTION MODERNE DU GRAND APPARTEMENT

Depuis des siècles les méthodes de construction ne s'étaient guère modifiées. La pierre, la brique, les chaux et le ciment, le bois, l'ardoise, la tuile étaient employés de façon à peu près identique. Il n'y avait que des différences de forme et de décor. Mais une révolution profonde s'est accomplie au cours de notre génération. L'industrie a mis brusquement une infinité de matériaux nouveaux à la disposition des architectes et des ingénieurs, per-



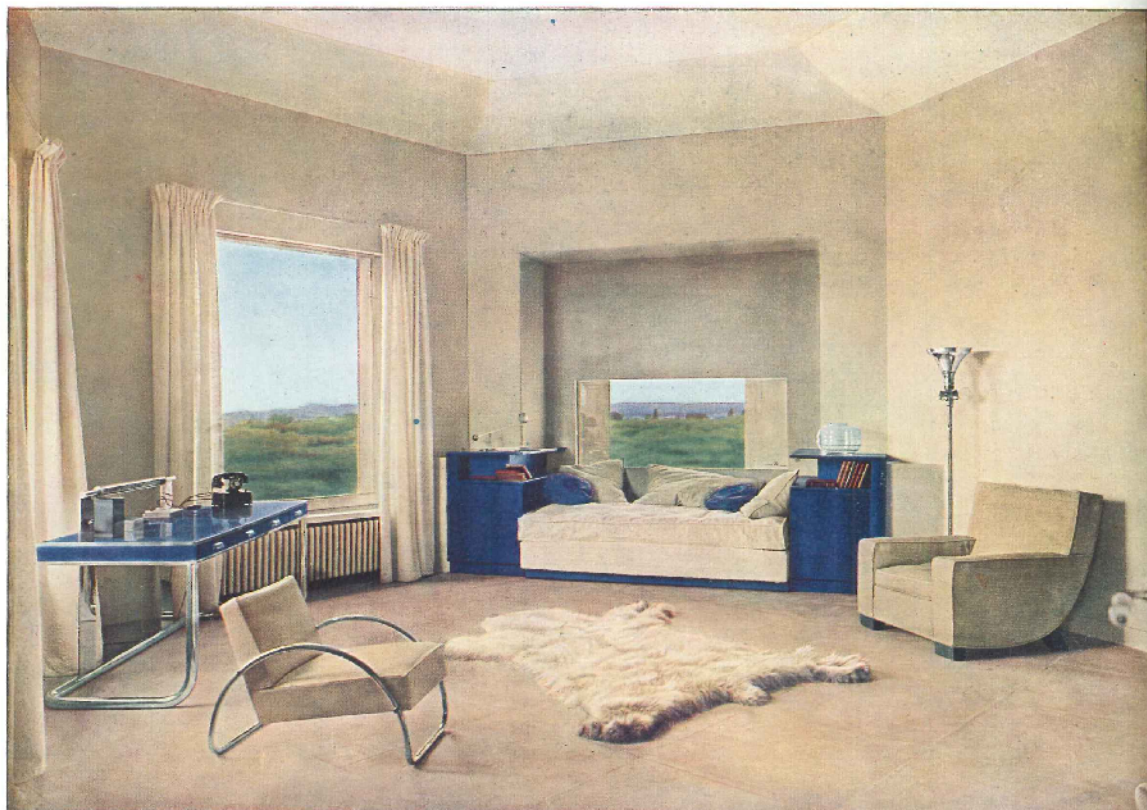
L'immeuble récemment construit, place de la Porte-de-la-Muette.  
(Jean Walser, archic.)

mettant des techniques nouvelles. Le ciment armé a rendu inutiles les murs portants en leur substituant les poteaux de soutien. Puis sont apparues les menuiseries métalliques appelées à remplacer les menuiseries de bois qui limitent les ouvertures. Au haut de l'immeuble de nouveaux matériaux d'étanchéité ont permis de supprimer ces toits, c'est-à-dire les inhabitables mansardes logées dans les charpentes. Et cependant de telles nouveautés ne sont pas encore arrivées à s'imposer. La maison de rapport d'il y a cinquante ans comprenait invariablement au rez-de-chaussée des boutiques et à l'étage supérieur des chambres de domestique.



La terrasse du quatrième étage : au fond, le Bois de Boulogne.





Chambre à coucher en ronde : de trois côtés larges baies donnant sur le Bois de Boulogne.



Un coin de la chambre de Madame.